

Le chroniqueur télé

Mathieu Bouville

Dans sa chronique télé, il faisait croisade contre la littérature au côlon. En hommage à sa femme, descendante directe de Vlad l'empaleur, il embrochait alternativement starlettes de unes de tabloïds et plumitifs de pages intérieures, qu'il faisait mijoter pendant une demi-douzaine d'heures avant de faire dorer au lance-flammes pour plus de croustillant. Les tranches épaisses qu'il découpait à la machette étaient servies avec une purée de chanteur hystérique et un coulis de greluche ayant raté sa vocation pour la presse féminine. Il prenait un roman trop délayé pour potage, dans lequel il trempait de vieux croûtons. Peut-être était-il atteint de diabète artistique car on lui refusait généralement le romancier véritable qu'il demandait pour dessert ; en tout cas, il veillait à consommer cinq végétariens par jour. Malgré son talent et son expérience, il n'avait pas de solution à certains dilemmes. S'il assommait les invités d'entrée ensuite il s'ennuyait, mais s'il les fatiguait trop leur viande était aussi imbouffable que leur prose. Un mauvais choix tactique et la victime acculée parvenait soudain à fourbement fuir l'arène, déniait à son vainqueur un scalp mérité et ne lui laissant que l'amertume d'une victoire amputée. Son travail et ses invités achevés, le chroniqueur sirotait un petit fiel de pamphlétaire hors d'âge en regardant la salle de torture entourée des caméras désormais éteintes et jonchée de viscères aussi repoussants que les ouvrages de leurs anciens propriétaires, et en espérant pour la gloire de la littérature que ses enfants allieraient son don pour le démembrement au piquant transylvanien.

Le critique faisait de son mieux pour aider les auteurs et ses excès d'amour, comme ceux de tous les papas poules, étaient bien excusables. Il donnait ainsi l'adresse d'un gastro-entérologue de ses amis à un écrivain dont les écrits semblaient produits par vomissement. Par l'humanité la plus pure, il conseillait à un auteur négrier de se faire rembourser ; et il expliquait aimablement à une actrice jadis belle que la médiocrité de son autobiographie venait de ce que juste derrière son nombril il y avait surtout de la merde. Il prouvait ainsi chaque semaine que toutes les accusations de méchanceté, de parvanimité et de cruauté n'étaient que calomnies. Remarquant que l'Histoire ne s'intéresse qu'à ce qui est mort, il demandait à un auteur de roman historique d'où venait sa nécrophilie. Et il écoutait avec mansuétude miss et chanteurs engagés dire que être pas gentil, et beh c'est pas gentil. Ravi de discuter théorie littéraire, il demandait à un auteur de biographie non-autorisée en quoi il différait d'un paparazzi. À un académicien il demandait s'il valait mieux être une légume ou un légume pour devenir immortel. Aux auteurs se disant avant tout sincères et criant que leur livre sortait de leurs tripes, il confirmait que c'était bien l'impression qu'il avait. Mais ceux qu'il tâchait ainsi d'aider, ingrats et mesquins, poignardaient le saint homme dès qu'il tournait le dos.

D'autres l'écoutaient avec le stoïcisme ironique que permettaient des ventes étanches à la critique. Certains, dépourvus des capacités cognitives nécessaires pour faire face, se lançaient dans une guérilla vicieuse, qui est l'unique solution du sous-équipé qui désire se battre. Les insultes contre le critique étaient courantes. Il avait même été traité de zombi. L'idée finit par lui plaire : oui, comme les zombis il était en quête de cerveaux, et ce soir-là encore il rentrerait bredouille. La littérature est aurifère mais boueuse, et le tamis de l'orpailleur demeurait souvent vide. Heureusement pour ses finances, il était payé pour la boue qu'il brassait et non pour les pépites qu'il découvrait.

Le critique détourna son attention du lauréat de concours de nouvelles tares en tournée promotionnelle pour son dernier livre de coloriage: il finirait de toute façon par se noyer tout seul dans son ineptie. Le chroniqueur, qui avait le physique de Sancho mais l'âme de son maître, avait en effet senti le souffle annonçant l'arrivée de la star de plateaux brasseur d'air. C'était un auteur très brillant : il brillait à la télévision, il brillait dans les dîners en ville, il brillait dans son beau miroir. Le critique finit la cafetière pour se prémunir contre les fadaises somnifères de l'ennemi, enfila des cuissardes en prévision de la coulée de boue argumentative et vérifia son stock de fléchettes anti-baudruches et de grenades à poil-à-gratter. Son sabre tranchait dans les circonlocutions dilatoires et perçait les billevesées. Mais le fort éclairage du plateau peinait à éclairer une prose obscure et à pénétrer le brouillard oratoire qui entourait le fumeux et le dissimulait à la critique. Profitant de ce que son adversaire inspirait profondément pour poursuivre son monologue, le critique parvint à dire deux mots, mais ceux-ci étaient immédiatement ensevelis sous un éboulis verbal. Si le critique était sauf, la critique n'avait pas survécu. Le génie moderne n'était pas coutumier de l'inspiration et celle-ci avait failli lui coûter, mais le danger était désormais écarté et il pouvait continuer l'entretien en petites foulées décontractées.

Le chroniqueur considérait un jugement comme juste quand les innocents étaient déclarés innocents et les coupables coupables — s'il laissait volontiers les auteurs s'exprimer, il interdisait tout subterfuge de procédure. Il pouvait donc commenter, analyser, étudier, disséquer, critiquer, contester, réprouber, attaquer, incriminer, pourfendre, détester, haïr, maudire, abominer, abhorrer, excrécrer, honnir, mépriser, draper, conspuer, vilipender, vitupérer, huer, tympaniser, brocarder, railler, injurier, insulter, brûler, pilonner, guillotiner, sanibroyer, flétrir, exorciser ou aimer un livre. Mais les écrivains biberonnés à la flagornerie phatique pensaient rarement que sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur. Ils étaient plutôt habitués à ces animateurs qui improvisaient en direct de pâles questions à partir de la quatrième de couverture et brodaient ensuite sur cette trame étique à la façon de la *commedia dell'arte*. (L'invention de la quatrième de couverture avait assurément été un grand pas en avant pour l'humanité — le fait que son rédacteur avait rarement lu le livre ajoutait à sa valeur.) Les Télés du cœur

permettaient même aux auteurs dans le besoin de se faire servir gratuitement la soupe. Le critique, qui au contraire supportait mieux l'intelligence que la bêtise, avait donc beaucoup de mal à expliquer qu'on pouvait critiquer un livre sans haïr l'auteur.

Il tentait de vacciner le large public de son émission divertissante contre les mauvais livres. Cependant, les téléspectateurs regardaient ces jeux du cirque non pour le combat mais pour la mise à mort, et dans le studio le public huait les vitupérations sans lesquelles il ne serait pas venu. Le critique se levait parfois pour saluer la foule qui le sifflait : de la part de ce public inepte et pavlovien qui avec constance applaudissait les gentils et huait les méchants avec la subtilité d'analyse d'un dessin animé Disney, seul l'applaudissement eut été une insulte ; mais le public insultait rarement le chroniqueur. Parfois un auteur qui avait reçu des commentaires favorables invectivait le chroniqueur pernicious qui essayait d'apposer sur son livre le baiser de Judas — le critique n'était certainement fréquentable que comme ennemi —, et menaçait de passer à la concurrence (un duo critique avec un petit teigneux résistant encore et toujours à l'envahisseur, et un plus empâté qui était tombé dans la littérature quand il était petit).

Il fallait qu'on ait amendé la constitution : un jour, sans que rien ne le justifîât, tout le monde fut pourvu du droit inaliénable d'écrire des livres. Pour les nécessiteux, le ministère désignerait sans doute un éditeur commis d'office. Le chroniqueur voyait cette masse littéraire infâme dériver vers son bureau aussi inéluctablement qu'une marée noire dans laquelle il serait bientôt englue. Il lui semblait vivre dans un monde où seuls les culs-de-basse-fosse de la bibliothèque d'Alexandrie avaient survécu à l'incendie prodigieux, comme la disparition des dinosaures les plus formidables n'avait épargné que les rongeurs les plus vils. Tout ce que la littérature avait rejeté semblait se déverser sur lui, et son travail consistait à trier les rats morts flottant dans ces égouts d'encre.

Depuis que l'arlequin avait colonisé ce qui était jusqu'alors pour lui une *terra incognita*, des serpillières gorgées à l'adolescence de roman-photo et d'eau de rose bourbeuse étaient régulièrement essorées sur le papier en une mare d'optimisme cathartique répugnant. L'emballage de cette presse féminine brochée, tout à fait similaire à celui des livres, expliquait sans doute l'incongrue classification comme littérature de ces placebos.

De son côté, la jeunesse s'était entichée de « buzz », de « spoiler » et de « pitch ». Bien sûr, ce qu'elle considérait comme un langage propre à internet n'était que les ombres de mots anglais projetées sur la toile, auxquelles ces troglodytes modernes attribuaient une vie propre et qu'ils ne cessaient de psalmodier. Quand une héroïne de roman était qualifiée par l'auteur de « loser », le critique se posait des questions sur sa vertu. Avec les autres mécréants il était donc traité de technophobe.

Le chroniqueur était aussi victime de ces journalistes qui, n'ayant pas le bonheur de travailler pour des magazines racleurs, se rattrapaient dans leurs livres qu'ils gorgeaient avec gourmandise de ragots sur les frivolités de la vie privée de

célébrités marcescibles sous prétexte de biographies sérieuses de grandes gens publics. Face à ces livres à appellation d'origine incontrôlée, le critique se sentait atteint d'une grosse fatigue.

Il recevait parfois un invité au livre primé, en se demandant comment on pouvait être critique littéraire dans un pays qui compte plus de variétés de prix que de fromages. Le roman était plein de qualités bien sûr, notamment une couverture sobre, une police bien lisible, un nombre de solécismes raisonnablement faible et déjà plus de cent milles exemplaires vendus. L'auteur écoutait à peine les récriminations du critique inutile, se bornant à un narcissisme de répétition. Le livre est écrit comme une rédaction de collégien? Prix du roman. La psychologie du personnage principal plagie Rantanplan? Prix du roman.

Les éleveurs présentaient à ces comices littéraires leurs plus belles bêtes (c'est-à-dire celles qu'ils avaient le mieux engraisées) et leurs plus beaux jurés (c'est-à-dire ceux qu'ils avaient le mieux engraisés). Le scrutin se déroulait en plusieurs tours, sans qu'on sût vraiment pourquoi, vu qu'un écrivain absent du premier tour pouvait apparaître au second. Un écrivain ou n'importe qui d'autre d'ailleurs — si aucun passant n'avait encore remporté cette tombola nationale, les jurys les plus novateurs réfléchissaient à cette possibilité très démocratique. Les prix du meilleur roman n'étaient en outre pas toujours attribués à des romans, pour prouver la créativité et la jeunesse rebelle des jurys octogénaires. Les récipiendaires des prix les plus célèbres étaient assurés de ventes confortables, si bien que pour se donner l'illusion du pouvoir sacramentel le jury choisissait parfois un livre au succès commercial déjà établi.

Mais à chaque Saint Nicolas (patron des bouchers) on lui offrait un vrai livre. La fin du jeûne était presque sans joie, qui marquait aussi le début du jeûne suivant. Il entendait certes l'appel de la littérature chaque semaine, mais cette fois-ci ce n'était plus un appeau mais la bête même. Si la clarté de la prose l'éblouissait d'abord, ses yeux trop longtemps condamnés à des auteurs obscurs se réaccoutumaient vite. La chair des personnages remplaçait le carton-pâte, le tarabiscoté et le boursoufflé laissaient la place au fluide et l'amphigouri à la langue française ; le texte avait un souffle que les livres asthmatiques lui avaient fait oublier. Finis les hard-discounters de clichés sous cellophane et les recueils involontaires de proverbes. Dans ses commentaires, il devait s'assurer que tout le monde comprît bien que le contexte avait changé, que les mots n'avaient plus le même sens : ce qui face à d'autres eut été un compliment devenait une maussaderie, et la tiédeur frigorifiait. Mais un livre même raté était très supérieur à ces objets que, comme ces insectes qu'on confond avec des tiges ou des feuilles, on prenait par erreur pour des livres — on ne critique pas un général après la débandade comme on reproche à un gamin de laisser traîner ses soldats de plomb.